

ARAGON
La vérité sur les colonies
Une salle de l'Exposition anti-impérialiste

La Ligue anti-impérialiste m'ayant demandé de m'occuper de la salle d'art dit *sauvage*, au premier étage du pavillon des Soviets, 12, avenue Mathurin-Moreau, avec l'aide de Paul Eluard et d'Yves Tanguy, j'ai pu, en une dizaine de jours, organiser avec des moyens de fortune une exposition dont les lacunes sont nombreuses, dont la réalisation est très imparfaite, mais qui ouvre un débat sur une question relativement nouvelle pour la critique matérialiste. Sans prétendre faire autre chose que d'attirer l'attention sur cette question, n'est-il pas opportun de résumer pour les lecteurs de *l'Internationale de l'Enseignement*, les préoccupations qui présidèrent à l'arrangement de cette salle et qui ont pu être desservies par une exécution défectueuse? C'est ce qu'a pensé la Rédaction de la revue.

À l'occasion de l'incendie du pavillon des Indes néerlandaises, à Vincennes, un certain nombre d'intellectuels, dont je suis, ont signé un manifeste (qu'on pourra lire à l'Exposition anti-impérialiste), dont j'extrais quelques passages:

De même que les adversaires des nationalismes doivent défendre le nationalisme des peuples opprimés, les adversaires de l'art qui est le fruit de l'économie capitaliste, doivent lui opposer dialectiquement l'art des peuples opprimés... Ce qui vient d'être détruit (*les collections d'art malais et mélanésien*) malgré l'emploi que le capitalisme en faisait, était destiné à se retourner contre lui, grâce à la valeur d'étude qu'il constituait. Seule la science matérialiste pouvait bénéficier de cette valeur d'étude, comme Marx et Engels, reprenant les observations de Morgan sur les Iroquois et les Hawaïens, l'ont mis parfaitement en lumière dans leurs recherches sur les origines de la famille. Les découvertes modernes dans l'art comme dans la sociologie seraient incompréhensibles si l'on ne tenait pas compte du facteur déterminant qu'a été la révélation récente de l'art des peuples dits primitifs. De plus, le matérialisme, dans sa lutte contre la religion, ne peut

qu'utiliser efficacement la comparaison qui s'impose entre les idoles du monde entier. C'est ce que comprennent très bien les missionnaires dont le pavillon n'a pas été brûlé, lorsqu'ils mutilent habituellement les fétiches et qu'ils entraînent les indigènes dans leurs écoles à reproduire les traits de leur Christ selon les recettes de l'art européen le plus bas (cette comparaison s'établit au mieux dans les musées antireligieux de Russie).

Ajoutons que la science au service des impérialismes est en train, depuis un assez petit nombre d'années, de tenter un détournement de sens très grave de l'art des peuples que les impérialismes oppriment. Elle tente de le présenter uniformément sous l'aspect d'un art religieux, conception parfaitement arbitraire qui est un vestige de cette *preuve de l'existence de Dieu par l'universalité de la croyance en l'existence d'un dieu au moins*, de nos jours universellement considérée comme une baliverne. Le degré de compréhension des arts coloniaux, par exemple, chez les savants capitalistes peut être mesuré aisément si l'on considère leurs moyens d'investigation: tout récemment, au musée du Trocadéro, la mission Griaule, sur le point de partir pour l'Afrique, d'où on annonçait d'avance qu'elle rapporterait (ni plus ni moins) 15 000 fétiches, n'avait-elle pas l'ingénuité d'exposer son matériel scientifique dont la pièce de résistance était une mitrailleuse?

Il s'agissait donc de présenter au mieux les spécimens mis à notre disposition des arts de l'Afrique, de l'Océanie, de l'Insulinde et de l'Amérique du Nord. Nous devons éviter de donner à cette présentation un caractère purement esthétique. Lier cette exposition à l'histoire de la lutte des classes et de la Révolution prolétarienne dans le monde, telle était notre tâche. C'est pourquoi, au-dessus de la salle, nous avons placé la phrase de Marx: « Un peuple qui en opprime d'autres ne saurait être libre. » C'est pourquoi, à côté du portrait de Lénine qui est à l'entrée de la salle, nous avons transcrit la définition de l'impérialisme telle que Lénine l'a donnée dans son discours au deuxième Congrès de l'I.C. [l'Internationale Communiste]; et c'est pourquoi, à la sortie de la salle, nous avons joint ces deux phrases qui se complètent: « Ce n'est que par la lutte révolutionnaire contre l'impérialisme que les peuples opprimés

des pays coloniaux et assujettis arriveront à se libérer du joug et de l'exploitation » (Staline), et « La suppression par la révolution prolétarienne de la puissance coloniale de l'Europe renversera le capitalisme européen » (thèses du II^e Congrès mondial de l'I.C.).

L'art issu des civilisations propres aux peuples aujourd'hui colonisés ne doit rien aux conditions économiques créées par le développement du capitalisme et traduit, dans chaque pays colonisé, cette *communauté de la mentalité psychique* décrite par Staline comme un caractère essentiel d'une nation, et de ce fait manifeste pour nous d'une façon simple ce droit à l'indépendance des nations opprimées que les gouvernements d'Europe se refusent à considérer comme partie intégrante du *droit des peuples à disposer d'eux-mêmes* si hypocritement invoqué par eux. À cet art, il fallait dans la salle que nous organisions opposer dialectiquement *l'art* né de la colonisation des gens d'Europe; et, à cet égard, il est certain que le temps, les matériaux et l'argent nous ont manqué. Nous aurions voulu montrer toute la bassesse et tout le contentement des *artistes* impérialistes devant la curée coloniale et le partage des richesses volées, des poèmes consacrés jadis aux pillages de Cortez en Amérique et aux *facilités* de la vie coloniale décrites avec délectation dans les absurdes idylles du nommé Pierre Loti.

Il aurait fallu avoir les ignobles affiches qui servent au recrutement de l'armée coloniale; il aurait fallu adjoindre à ces horreurs les horreurs, fruit d'un même *idéal*, que l'on voit dans les salons des bourgeois, sur leurs cheminées: un coin de la pièce aurait ainsi donné une vue d'ensemble sur ce qui pourrait s'appeler *l'art des patrons*. Nous n'avons pu le faire et nous avons dû réduire notre ambition à réunir quelques objets nés de l'Exposition coloniale: cartes postales, jouets à sujets coloniaux, plumiers pour écoliers, bibelots divers (dont certains rappellent sinistrement les décorations des cagnas pendant la guerre), etc. Nous avons composé un panneau destiné à montrer comment, par le jouet et le bibelot, la propagande colonisatrice prépare de nouveaux massacres aux colonies et entretient la mentalité guerrière. Nous l'avons complété par un panneau consacré à l'armée

noire, que domine une phrase célèbre du boucher Mangin: «Ce sont des troupes à consommer avant l'hiver.» À ce panneau font suite une collection de timbres des colonies françaises (y compris le bassin de la Sarre) dont les vignettes montrent l'exploitation des indigènes et des richesses de leur sol, et un éventail de manuels d'histoire de France, sous le titre *Des royalistes aux social-fascistes, tous unis pour la colonisation*.

Tout le long de la tablette qui court autour de la salle, placées entre les objets de provenances diverses, des inscriptions empruntées aux écrivains et hommes politiques capitalistes ont été mises au mur, de façon que nulle part, le visiteur ne puisse se laisser distraire par le prétexte esthétique. Leur caractère? Il suffira d'en citer deux:

L'Empire, ai-je toujours dit, est une question de ventre.
Si vous ne voulez pas de guerre civile, vous devez être
impérialiste.

Cécil Rhodes

Quand la France est arrivée en Indochine, le peuple
annamite était mûr pour l'esclavage.

Paul Doumer

Dans la seconde moitié de la salle, enfin, le complément logique de l'exposition devait nécessairement être un très important panneau consacré à l'activité colonisatrice des religions, aux missions religieuses, catholiques et protestantes, au sionisme. Ici encore, l'argent, les documents, le temps ont fait défaut, et cette partie de l'exposition est critiquable au premier chef, parce qu'elle ne comporte rien concernant les missions protestantes, rien concernant le sionisme. L'exposition de fétiches catholiques y est réduite à un strict minimum: une *vierge noire* dans ses vêtements de femme riche d'époque incertaine, un tronc de l'Œuvre de la Sainte-Enfance, représentant un négriillon qui dit merci de la tête quand on lui donne de l'argent pour les curés; enfin, une de ces petites poupées portant l'inscription: «Exposition coloniale Paris 1931», représentant

une négresse de la *Vie parisienne* et qu'on vend sans doute pour un culte analogue à celui des catholiques pour leur *Vierge*.

Le panneau des missions est composé de trois parties; les deux extrémités, se balançant, portent les inscriptions suivantes: « Seul, le communisme enlève l'enfant aux prêtres » et « Seul, le communisme établira l'athéisme dans le monde ». Sous ces phrases, on voit, d'une part, des documents, concernant l'Œuvre de la Sainte-Enfance et la propagation des ténèbres dans le monde, soulignant le caractère commercial de ces *affaires*, d'autre part, des documents montrant comment les prêtres utilisent les superstitions locales pour préparer la voie à leur culte et à la mythologie de résignation qu'il comporte.

Le centre du panneau a été consacré à Thérèse Neumann, la bourgeoise de Lisieux récemment sanctifiée. Cela peut paraître tout d'abord arbitraire et disproportionné. Attirer l'attention sur le culte de celle qu'on appelle « la petite sœur de l'Enfant-Jésus », permet cependant de montrer d'une façon claire sur un exemple concret l'activité sociale des prêtres. En effet, la bourgeoise de Lisieux, comme on le voit sur le panneau, a été hier la *patronne* de la *guerre contre l'Allemagne*. Sur une gravure de l'époque, elle est représentée sur les champs de bataille, faisant pleuvoir des roses sur les soldats français tandis qu'au loin brûle la cathédrale de Reims, et le canon de campagne qu'on voit en action à gauche porte cette inscription: « Batterie de Sainte-Thérèse ». Aujourd'hui, la *sainte* a rempilé dans la coloniale: elle est devenue la patronne des missions. C'est elle qui apparaît en personne au Kamchatka ou dans la Terre de Feu, quand les féticheurs catholiques ne savent plus comment se tirer d'un mauvais pas. Elle fait à ses confrères, l'abbé Soury, le curé Béraud, etc., une concurrence extraordinaire dans la guérison des goîtres, des convulsions et du pipi au lit. Recommandons aux personnes intéressées la lecture édifiante d'une petite brochure: *Pluie de roses en faveur des missions*, qui est en vente à la boutique de propagande de Thérèse de l'Enfant-Jésus. La sottise y est si patente, le fétichisme si patent, qu'une telle brochure peut vraiment servir de texte à tout commentateur bienveillant pour la propagande antichrétienne. Mais pour nous, ce qui rend cette

sainte et la littérature qu'on lui consacre infiniment intéressantes, c'est l'évolution récente qui a étendu à la Russie le domaine de la bourgeoise hystérique dont le culte a donné de si brillants résultats outre-mer. Elle est en effet devenue la Sainte antibolchévique. À Lisieux, on dit des messes pour la fin du bolchévisme. En Pologne, c'est sous le signe de Thérèse Neumann qu'on prépare des prêtres pour *l'évangélisation* de la Russie. En Chine et au Japon, enfin, c'est Thérèse qui est invoquée contre les Soviets. Elle est la *patronne de l'intervention contre les Soviets*.

On remarquera que, sur ce panneau, nous avons donné une place relativement importante à l'activité des missionnaires en Chine. Les événements de ces jours derniers semblent nous donner raison. C'est de ce côté qu'à l'heure actuelle tous les ennemis de la Russie soviétique, les ennemis des ouvriers du monde entier, tentent leur effort le plus grand et peut-être le mieux concerté. Nous ne doutons pas que nous assistions à un changement de front du complot antibolchévique dénoncé en novembre dernier par le procès du Parti Industriel. Il est naturel que l'Eglise y soit mêlée. On me permettra de regretter ici que soit périodiquement répétée, avec des déclarations prosoviétiques de Romain Rolland, une phrase de cet auteur qui met en doute la réalité du complot découvert à temps par le Guépéou. Le tour des événements en Extrême-Orient inflige un terrible démenti à ceux qui refusent de croire à la volonté sanglante des impérialismes coalisés qui encerclent l'Union Soviétique.

Telle qu'elle est, cette salle présente donc un grand nombre de lacunes. Il va sans dire qu'elles devraient être comblées grâce à la salle du bas et à la salle des Amis de l'U.R.S.S. Ainsi, le panneau antireligieux devrait avoir son prolongement dans cette dernière en montrant l'activité admirable des organisations d'athées en Russie. La salle dont nous avons parlé n'est qu'une partie de l'exposition; il serait absurde de vouloir qu'elle se suffise par elle-même. Ce sont les autres salles qui doivent, par exemple, montrer l'activité du Parti communiste aux colonies, la répression, le soutien donné par le prolétariat aux

ouvriers venus des colonies et persécutés par la bourgeoisie jusque dans la métropole. Il est certain qu'à l'exposition de Vincennes, il fallait opposer une exposition protestataire. Le silence ou la faiblesse des protestations des intellectuels dits de gauche, l'imposait. On ne peut même pas prendre en considération le triste numéro de la revue *Monde*, par exemple, où il est déclaré qu'André Gide « a sauvé l'honneur de la race blanche! » Nous ne pouvons d'ailleurs oublier que cette revue a publié une série d'articles sur l'Indochine dont l'indignité était vraiment exceptionnelle et qui concluait que ce n'était qu'après de longues lectures que, muni d'une documentation suffisante, le prolétariat français pourrait juger en connaissance de cause si oui ou non l'Indochine pouvait prétendre à devenir un Dominion. De semblables thèses *réformistes* sont au bout du compte tout ce que les industriels et les banquiers peuvent désirer que l'on imprime.

Il est inadmissible qu'aucune des organisations qui luttent contre l'impérialisme puisse soutenir des publications pareilles d'une façon ou d'une autre, ou qu'elle autorise aucun de ses membres à y participer.

Aragon
L'Internationale de l'Enseignement
n° 10, octobre 1931 (p. 21-24)